

# Le corps et le stéréotype

Gianpaolo Ferrari

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2001/2 (N° 30), PAGES 85 À 90  
ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

ISBN 2271059232

DOI 10.4267/2042/14519

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://preprod.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2001-2-page-85.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## LE CORPS ET LE STÉRÉOTYPE

Le mot « stéréotype » fut utilisé pour la première fois dans le contexte sociologique par Walter Lippmann, dans son œuvre *L'opinion publique*<sup>1</sup>. Journaliste pendant plusieurs années, il emprunta ce mot au lexique de l'imprimerie indiquant le cliché utilisé pour la reproduction invariable d'un texte. La première caractéristique du stéréotype est donc la répétition, sans variables, d'un exemplaire original. Si l'on reste dans le domaine du journalisme, le stéréotype nous dit que toutes les copies se valent, qu'il n'y a aucune raison pour en préférer une, parce qu'elles sont toutes identiques.

Dans le domaine social, ce mot exprime l'égalité des copies ; elles se valent toutes, il n'existe aucune diversité entre les objets considérés car ce qui compte, c'est leur identité. On a donc assisté peu à peu à la naissance de stéréotypes concernant la nationalité, la « race », la classe sociale, les groupes régionaux, et ainsi de suite. Quand je dis, par exemple, que « les Bohémiens sont sales », j'utilise un stéréotype et j'ai recours à une généralisation. L'individu disparaît avec sa subjectivité propre : ainsi, un Bohémien qui ne serait pas sale ne serait pas un Bohémien authentique car les Bohémiens se valent tous, ils sont tous sales. On ne peut qu'exclure celui qui ne serait pas sale.

Le stéréotype exprime aussi une fonction positive, celle qui correspond à une économie manifeste de la pensée. Je peux faire des affirmations concernant toute une catégorie ; je peux affirmer par exemple que « tous les coquelicots sont rouges », cela reste vrai même si l'un d'entre eux est moins rouge et tend plutôt au rose, ou si par hasard l'une de ces fleurs naît avec une couleur particulière. Le stéréotype pourrait alors indiquer une vérité généralisable.

Naturellement, lorsque l'on considère les êtres humains, on pourrait s'attendre à ce qu'une attention particulière soit de rigueur, surtout dans le discours scientifique. Mais là encore, on rencontre une généralisation — certes parfois nécessaire — qui s'appuie et qui garantit tout à la fois un fondement de vérité et une utilité performative. Gordon Allport<sup>2</sup> parle d'une prédisposition humaine au stéréotype car l'esprit ne peut penser sans avoir recours à des catégories. Mais

généralement, le stéréotype est compris comme attitude négative de la pensée et pour beaucoup, il correspond même à une tromperie. La question que nous allons nous poser concerne l'usage des stéréotypes par les groupes sociaux.

Un exemple très significatif est fourni par l'anthropologie culturelle : dans de nombreuses populations dites « primitives », tous les étrangers sont considérés comme des ennemis. Il faut pourtant prêter attention aux différentes significations d'une pareille affirmation. D'un côté, elle signifie que tous les individus qui ne font pas partie de la tribu sont des ennemis et sont donc dangereux, mais de l'autre côté, elle signifie aussi que tous les membres de la tribu sont amis entre eux et d'autant plus amis qu'ils ont un ennemi commun.

Le stéréotype remplit donc parfaitement la fonction de renforcer les liens du groupe, c'est pourquoi on affirme que la fonction du stéréotype n'est pas cognitive mais préservatrice. Cela explique aussi pourquoi le stéréotype garde de toute façon une connotation négative. Son but n'est pas la connaissance et la vérité ; même lorsqu'il se fonde sur une réalité objective celle-ci n'est que le fruit d'un hasard. Finalement, il n'est pas important que le stéréotype soit vrai ou faux ; ce qui compte c'est qu'il remplisse une fonction de conservation du groupe.

La situation se complique lorsqu'on veut constater comment chaque groupe crée et utilise des stéréotypes. Le recours à ceux-ci permet déjà de se distinguer des autres et d'affirmer sa propre identité. Une des principales fonctions du stéréotype consiste à faire des affirmations concernant la société qui le formule. Quand on dit : « tous les Bohémiens sont sales », on pourra douter du fondement de cette affirmation, mais sans aucun doute celui qui affirme cela veut prouver tenir beaucoup à la propreté ; de cette façon le groupe affirme ses propres valeurs. Le fait que la plupart des stéréotypes gardent une connotation négative n'est pas fortuit : le type « d'en face » est toujours sale, méchant, voleur, et ainsi de suite. Il existe aussi des stéréotypes positifs : peuple industriel, créatif, joyeux, sympathique ; ils nous informent sur les valeurs positives auxquelles tend le peuple qui les utilise. Nous pouvons à ce point remarquer qu'en principe les stéréotypes servent à préserver le groupe, sa vision du monde, sa manière de vivre son existence, sa capacité à se reconnaître en certaines valeurs et aspirations ; ils constituent donc un système de défense contre tout ce qui peut rendre dangereuse et précaire la survivance du groupe. Nous devons alors nous demander qui sont ces ennemis contre lesquels le groupe se défend par la création de stéréotypes.

En réalité le stéréotype ne vise pas à garantir la survivance physique du groupe, mais sa survivance culturelle. Son but est de conserver la situation telle qu'elle est, il ne défend pas tant le groupe que sa culture, sa manière d'interpréter le monde, ses us et ses coutumes, etc. Plus une société est rigide et conservatrice, plus grande en sera la zone d'influence des stéréotypes. Chez les populations tribales fondées généralement sur des systèmes de parenté, un seul individu peut remettre en question toute la logique culturelle, sociale et économique de l'organisation du clan ; voilà pourquoi tout étranger est un ennemi. C'est ainsi que chez certaines populations tribales indonésiennes, l'étranger qui vient vivre au sein du clan doit être adopté par une famille ; en

d'autres termes on lui assigne une place à l'intérieur de la structure sociale de sorte que son insertion minimise les risques pour la structure elle-même.

Plus les groupes sont proches, plus grande est la possibilité d'échanges et donc de risques de contamination culturelle. C'est là une réalité que confirme aussi l'analyse des stéréotypes nationaux : ils sont visibles entre des nations très proches, tandis qu'ils se différencient à mesure où l'on s'éloigne, en se transformant en stéréotypes supranationaux, continentaux, de « race », etc.

Mais pour que le stéréotype fonctionne, il doit d'abord identifier en toute certitude l'élément extérieur à son groupe.

Si cet élément pouvait être évident dans une communauté tribale, dans une société complexe comme la nôtre, le stéréotype devra agir sur des particularités et des différenciations culturelles, d'us et coutumes, somatiques, qui définiront immédiatement l'étranger. Tout un système symbolique est censé nous informer immédiatement sur les appartenances de chaque individu rencontré. Entre les classes sociales, c'est la différence d'habillement, des façons d'agir et de parler, d'utilisation de certains produits.

Mais avec le développement de certains caractères nationaux et avec l'homologation des coutumes régionales, il a été de plus en plus difficile de distinguer le « différent ». La culture occidentale s'est affirmée en des pays très éloignés et désormais l'habillement et les comportements se sont presque partout alignés sur les modèles européens. Dans les pays asiatiques, des cliniques de chirurgie esthétique proposent des interventions pour transformer la coupe typique des yeux orientaux en celle de type européen. Le nez aussi est l'objet de ces changements.

La couleur noire de la peau suscite des peurs ancestrales ; on fait peur aux enfants en les menaçant de les abandonner en proie à « l'homme noir », l'épouvantail de tant d'enfances. Si dans ce cas la diversité physique est évidente, dans d'autres cas, il n'y a qu'une légère différence dans la forme du visage, des zygomat, des mains.

Le psychiatre italien Cesare Lombroso a utilisé un certain nombre de ces particularités anatomiques pour déceler à travers la physiognomonie le « type criminel ».

Il affirme : « le prognathisme, la richesse et la frisure des cheveux, le manque de barbe, la fréquente couleur foncée de la peau, l'obliquité des yeux, la petitesse du crâne, le développement de la mandibule et des zygomat, le front fuyant, le volume des oreilles, l'analogie entre les deux sexes, l'excessive ouverture des bras sont d'ultérieurs éléments qui s'ajoutent aux nécropsiques pour rapprocher le criminel européen à l'homme austral ou mongolique »<sup>3</sup>. À l'ombre de la physiognomonie se cache le problème de la différence raciale.

Écoutons encore C. Lombroso : « Quand on pense que le brigandage en Sicile se concentre presque totalement dans la célèbre vallée de la Conca d'Oro, où les rapaces tribus berbères et sémites eurent leurs premiers et tenaces établissements, et où le type anatomique, les coutumes, la politique et la morale conservent une empreinte arabe, quand on pense qu'en ce lieu, comme chez les tribus arabes, le vol de bétail est le crime le plus fréquent, on constate facilement que le

sang de ce peuple conquérant et rapace, hospitalier et cruel, intelligent, mais superstitieux, mobile et toujours inquiet et intolérant à toute contrainte, doit contribuer de quelque sorte à fomenter les soudaines et implacables séditions, et à perpétuer le brigandage, qui, juste comme chez les premiers Arabes, se mêle bien souvent à la politique, et même au-dehors de celle-ci, ne suscite pas le dégoût ni l'aversion que l'on peut constater chez des peuples bien moins intelligents mais plus riches en sang aryen, même de Sicile, par exemple de Catane ou Messine. »<sup>4</sup>

Lombroso n'enregistre pas les constantes des traits physiognomoniques pour dénoncer le prétendu « type criminel » ; en réalité sa théorie — d'ailleurs totalement discréditée de nos jours — nous décrit quelques typologies humaines et en certaines « races » dont il découvre ensuite la particularité criminelle. Ce ne sont pas les mandibules, les zygomases, les yeux ou les cheveux qui permettent de repérer l'homme criminel ; ils sont utiles seulement en tant que caractères physiques d'une certaine race considérée comme criminelle. Les Berbères étant des criminels, ceux qui présentent des caractères physiques berbères sont des criminels. Encore Lombroso : « C'est aux éléments africains et orientaux (à l'exception des grecs) que l'Italie, doit, fondamentalement, la plus grande fréquence d'homicides en Calabre, Sicile et Sardaigne, tandis qu'elle est la moindre, là où dominèrent les ethnies nordiques (Lombardie) : ce qui est évidemment prouvé par certaines oasis ou de moindre ou de plus grande fréquence, qui correspondent trop singulièrement aux particularités ethniques de ces pays... La Sicile offre aussi un exemple évident de l'influence ethnique sur l'homicide... Des éléments sarrasins et albanais qui concourent sans aucun doute à déterminer une plus grande fréquence d'homicides en ces provinces »<sup>5</sup>. Les textes de Lombroso peuvent être lus de nos jours par rapport à la formation d'un véritable stéréotype physique. Faites attention : le visage de l'homme criminel, méchant, cruel, assassin est encore celui des populations qui menacèrent l'intégrité européenne, qui exposèrent ces peuples, issus des règnes barbare-romains et unifiés par le Christianisme, au danger de la transformation la plus radicale à travers les guerres islamiques et l'occupation de l'Espagne.

Ce que je voudrais signaler, c'est que la méthode physiognomonique proposée par Lombroso se fonde déjà sur le stéréotype ; le type criminel n'est pas reconnu à partir de ses caractères physiques ; en réalité ces caractères, appartenant à une certaine « race », sont les signes d'une attitude criminelle potentielle. Lombroso nous offre le panorama de la diffusion de ces croyances à travers la peinture. Ce sont les damnés de beaucoup de tableaux de la Renaissance, les visages des démons aux traits typiquement mongoloïdes. Le cinéma et les bandes dessinées ont ensuite continué à nous montrer la physiognomonie de l'ennemi dans le visage oblong des méchants de nombreux films western. Sur le versant de l'anthropologie criminelle, outre les différences raciales, on peut citer toutes les études psychiatriques qui ont contribué à créer une certaine morphologie du type pathologique. Kretschmer a établi un rapport entre la structure corporelle et les qualités psychiques en distinguant trois formes : le type leptosomatique, l'athlétique et le plénique<sup>6</sup>.

D'où vient cette catégorisation, quel est le point sur lequel les hommes fixent leur attention pour scruter le sourire et l'expression des autres et les reconnaître en tant qu'amis ou ennemis ? La question que l'on vient de poser concerne la perception et l'imagination, deux modalités différentes de la conscience pour se rapporter à un objet. « Dans le monde de la perception — nous dit Sartre — aucune chose ne peut apparaître sans conserver une quantité de rapports avec les autres choses... Il en résulte quelque chose de débordant dans le monde des choses : on y trouve à chaque instant toujours infiniment plus que ce que nous pouvons voir... En un mot, l'objet de la perception dépasse constamment les limites de la conscience, il est imprévisible. » Dans le monde des images, au contraire, tout est immédiatement donné : « L'objet en image est déterminé avec exactitude par cette conscience : il ne comprend en soi rien de plus que ce dont il a conscience... Dans l'acte de conscience, l'élément représentatif et celui du savoir sont liés dans un acte synthétique. C'est pourquoi le monde des images est un monde où rien ne se passe. »<sup>7</sup>

Si par exemple je perçois un cheval, celui-ci peut avoir une réaction soudaine, inattendue qui me permet de connaître quelque chose de nouveau sur sa nature ; si au contraire j'imagine un cheval, je constate que dans l'imagination, il ne peut rien se passer d'imprévu, tout ce que l'image contient est ce que moi-même j'y mets, ce que je connaissais déjà. C'est le savoir qui conduit l'image et qui l'interprète. Il se passe exactement la même chose dans le stéréotype : la fonction perceptive est remplacée par l'imaginative et par conséquent l'individu, au lieu d'être perçu dans sa subjectivité fonctionne comme « analogon » ou signe et ce signe est suffisant pour que tout le savoir se déverse sur lui. Une fois passées de la perception à l'imagination, toutes les couches de notre mémoire se concentreront sur lui, il sera encore le pirate sarrasin, ou tout ce que l'histoire, la publicité, les bandes dessinées ou les films nous ont appris.

Il suffit d'un petit mouvement, d'une certaine manière de se poser, d'une exagération de la forme du nez ou des oreilles et le visage de l'ennemi, paraît, tout de suite ; les yeux se font soudain plus obliques, le nez plus long, la couleur de la peau plus foncée. Ce sont d'ailleurs les comparaisons anatomiques qui ont justement falsifié les théories de Lombroso, qui ont montré le manque de fondement des théories du « type criminel » ; même en ce cas il s'agissait d'une hallucination, de la perception qui était remplacée par l'imagination. Une fois qu'un individu est un criminel, voilà que le stéréotype du criminel s'impose, et tout le savoir se déverse sur le sujet en le transformant et en lui faisant jouer à son insu la parodie du « type criminel ». Ce mécanisme est particulièrement évident au sujet des enfants. Henri Tajfel affirme à ce propos : « Plusieurs études ont prouvé que le jugement précède la compréhension. » ; après avoir illustré quelques expériences concernant « les perspectives internationales des enfants », il ajoute : « Ces données nous portent nécessairement à conclure que les enfants apprennent quels pays étrangers sont « bons » ou « mauvais » pratiquement avant d'apprendre toute autre notion sur eux... »<sup>8</sup>

On peut donc conclure que le mécanisme principal du stéréotype est le renversement de la perception en image en considérant ce dernier élément comme acte complet de la conscience-connaissance. L'objet non plus perçu dans son individualité assume le rôle de signe ou de

symbole capable d'évoquer une série de fantasmes culturels qui à leur tour orientent la perception elle-même, et l'objet devient donc un stéréotype, une copie égale à n'importe quelle autre copie. Tandis que dans la perception et dans la connaissance le point de départ est toujours l'objet, dans le stéréotype c'est toujours le sujet. À travers le stéréotype donc il est impossible de découvrir du nouveau, tout ce que l'on y trouve est déjà fixé dans la conscience du sujet.

NOTES

1. LIPPMAN, W., *L'opinione pubblica*, Milano, *Saggi di cultura contemporanea*, ed. Comunità, 1963.
2. ALLPORT, G.W., *La natura del pregiudizio*, Firenze, La Nuova Italia, 1973.
3. LOMBROSO, C., *L'uomo delinquente*, ed. Fratelli Bocca editori, Torino. (Traduction de l'auteur de l'article), vol. 1, p. 334, 1896.
4. LOMBROSO, C., *ouvrage cité*, vol. 3, p. 27.
5. LOMBROSO, C., *ouvrage cité*, vol. 3, p. 30.
6. Cité par JASPERS, K., *Psicopatologia Generale*, Roma, Ed. Il Pensiero scientifico, p. 293, 1982.
7. SARTRE, J.-P., *Immagine e coscienza*. Torino, Einaudi, p. 21-22, 1980.
8. TAJFEL, H., *Gruppi umani e categorie sociali*, Bologna, Ed. Il Mulino, p. 319, 1985.